

Méta

« La traduction et l'interprétation
dans la Belgique multilingue »
Μετα, vol. 39, n° 1, mars 1994
Les Presses de l'université de Montréal

Cette grosse livraison de 300 pages, multilingue, français, anglais, allemand pour un bref article et où manque curieusement le néerlandais pourtant annoncé dans l'avant-propos, intéressera diversement le traducteur littéraire. Bon nombre d'articles concernent, en effet, la traduction technique ou simultanée, mais, à défaut d'apprendre à mieux traduire (sauf ici ou là, par exemple, dans un article de René Poupart intitulé « Isosémie et traduction » où se trouve notamment une remarque critique qui ne manque pas d'intérêt sur la traduction du « Mandarin » d'Eça de Queiroz par Michelle Giudicelli), le traducteur littéraire pourra y puiser des informations historiques ou pédagogiques susceptibles d'enrichir sa culture.

Traductologie, stylistique, évaluation de l'interprétation, idiomatité, industrie (informatique) de la traduction, banques de données terminologiques multilingues, histoire des dictionnaires bilingues ou multilingues, traduction archaisante des textes anciens sont quelques-uns des thèmes abordés avec pertinence, sans qu'il soit possible de s'y étendre dans un bref compte rendu. Je m'attacherai particulièrement à deux articles.

Le premier, d'André Dussart, de l'Institut supérieur de traducteurs et d'interprètes (ISTI) de Bruxelles, s'intitule « L'empathie, esquisse d'une théorie de la réception en traduction ». L'auteur esquisse une histoire de l'empathie comme règle pour certains traducteurs et cite les propos de Baudelaire significatifs de cette attitude : « Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. La première fois que j'ai ouvert un livre de lui, j'ai vu, avec épouvante et ravissement, non seulement des sujets rêvés par moi, mais des PHRASES [souligné quatre fois] pensées par moi, et

écrites par lui vingt ans auparavant. » L'auteur montre toutefois les limites de l'empathie, « sans doute préalable à toute interprétation », mais ne reflétant que partiellement le rôle de médiateur du traducteur. Sa conclusion : « La compréhension n'est pas une servile reproduction découlant d'un transfert de soi en autrui. Elle est une synthèse (au sens hégélien du terme) entre la raison, la sensibilité du traducteur et le vouloir-dire du créateur ; elle est une élévation à une réalité supérieure qui les englobe et les surpasse tous les deux. La compréhension est donc à la fois dépassement et intégration ; c'est uniquement dans cette perspective que l'interprète comprend éventuellement mieux le texte que le créateur. Il le comprend de toute façon autrement. »

L'autre article que je retiendrai est celui de Françoise Wuilmart, traductrice littéraire, fondatrice et coordinatrice du Centre européen de traduction littéraire (CETL) à Bruxelles. Il s'intitule « La traduction littéraire : son "européanisation", sa didactique ». Du travail de solitaire, de bénédictin, qu'a pu être jadis la traduction littéraire, les temps ont fait un travail plus solidaire. Les traducteurs se connaissent de mieux en mieux entre eux, notamment au sein de l'Europe. Françoise Wuilmart note l'existence d'une volonté politique d'ouverture à d'autres cultures et d'une diffusion facilitée de l'information : de nos jours, la tâche informative a diminué, l'écran qui sépare les cultures est devenu transparent, en grande partie grâce aux médias.

Évoquant l'œuvre d'Antoine Berman, Françoise Wuilmart montre comment l'outil informatique, avec sa mémoire prodigieuse, commence à constituer une archéologie de la traduction, laissant trace de toutes ses phases, ce qui peut constituer un outil pédagogique du plus haut intérêt. Cette pédagogie, précisément, s'internationalise, par des institutions comme les Assises de la traduction littéraire en Arles, le Conseil européen des associations de traducteurs littéraires (CEATL), ainsi que les collègues européens de traducteurs. Là se posent les problèmes de l'enseignement de la traduction littéraire, à la fois art et science. Un conservatoire, tel que le CETL, semble offrir un lieu et une méthode efficaces, car si la science peut s'enseigner, l'art ne peut s'épanouir qu'au contact de la tradition et de l'expérience. Françoise Wuilmart ouvre ainsi un chemin d'espérance à la traduction littéraire dans cette belle revue canadienne riche en réflexions sur le présent et l'avenir.

Claude Ernoult